

Qu'est-ce que la « génération j'ai le droit » ?



Article rédigé par Gabrielle Cluzel, le 18 janvier 2018

Alors, on fait quoi ? On laisse se construire cette immense tour de Babel ?

Parfois, on assiste à des règlements de comptes dans la presse dite *mainstream*. Ainsi *Les Inrocks* accusent *Le Parisien* d'avoir publié, ce mardi matin, un « dossier anti-jeunes ». Allez, pourquoi pas un dossier jeunophobe, tant qu'on y est ?

Sur Twitter, Christophe Carron, de *slate.fr*, en remet une louche : « *Petit délire réac de @Le_Parisien contre ces branleurs de jeunes.* » Parce que les idées d'en face sont toujours un délire – un fantasme, du grand n'importe quoi –, et « *petit* », en plus. Mesquin, quoi. Dérisoire.

En cause, une double page intitulée « *Génération j'ai le droit* », à l'instar du quatrième livre de Barbara Lefebvre, professeur d'histoire-géo étiquetée « réac » depuis qu'elle a contribué, il y a quinze ans – mais, dans ce domaine, la prescription n'existe pas, on est toujours condamné à perpète –, à l'ouvrage collectif *Les Territoires perdus de la République*. Elle a également fait parler d'elle en affrontant [Emmanuel Macron](#) sur le plateau de « L'Émission politique », en avril dernier.

Qu'est-ce que la « génération j'ai le droit » ? « *Une génération d'élèves et une génération de parents qui considèrent que leurs droits individuels prévalent sur l'intérêt général. On glorifie les identités particulières au détriment du bien commun* », explique Barbara Lefebvre dans *Le Parisien*. Le « moi haïssable » de Pascal s'est mué en moi intouchable. Et « *cet individualisme fait le jeu de deux courants : d'une part, le modèle ultralibéral, avec le culte de l'argent ; d'autre part, le communautarisme* ».

« *Oui. Dès la 6e, les élèves se lèvent en plein cours, tutoient et interrompent l'enseignant...* », décrit-elle, pointant « *deux rejets, deux crises : une crise de l'autorité et une crise de la culture* », en même temps qu'une école qui a perdu le « *sens de sa mission* ».

On ne voit pas bien où est le « dossier anti-jeunes », car chacun en prend pour son grade : parents, professeurs et surtout gouvernants, qui ont laissé lâchement l'école se vider de sa substance. On ne voit pas bien, non plus, où est le « *petit délire* » : les faits que rapporte Barbara Lefebvre n'ont, hélas, rien de nouveau. C'est à peu près le même tragique constat qu'a fait Anne-Sophie Nogaret dans *Du mammoth au Titanic*, dénonçant une école maternante et démagogique à l'envi – « *La victime[l'élève] n'est pas un adulte responsable mais un éternel enfant à qui il convient d'accorder une éternelle indulgence, l'infantilisant à vie* » –, ou encore Florence Ehnuel, dans *Le bavardage, parlons-en enfin*, dépeignant une génération du bruit qui porte sa logorrhée en bandoulière comme son Eastpak, pour laquelle la parole est un besoin naturel – ils ne maîtrisent pas plus leur langue que, dans leur prime enfance, leur sphincter – et dont l'incontinence n'émeut pas les parents (« *En luttant pour que l'attention l'emporte sur la distraction, suis-je un dinosaure qui appartient à un monde révolu ou suis-je en train de défendre des valeurs universelles qui restent d'actualité pour toute activité intellectuelle [...] ?* »).

Une génération de *syndicadolistes*, revendiquant ses droits et déniait ses responsabilités : « *Yapakmoi !* » et « *Jparlèpa !* »roulent toujours des yeux indignés.

Alors, on fait quoi ? On laisse se construire cette immense tour de Babel du moi où, « *privés d'un accès exigeant à la langue, [les élèves] ne sont plus en capacité d'avoir une conversation avec quelqu'un qui vient d'un autre milieu* », et dont ne parviendront à s'extraire que ceux ayant les moyens d'aller chercher ailleurs... ou l'on se retrousse les manches en cessant de nier l'évidence ?